1

LUNDI 5 JUILLET
ATAR / CHINGUETTI

« Nous amorçons notre descente vers Atar. Notre atterrissage est prévu à 18 h 05 et la température au sol est actuellement de 36 °C. »

Le nez de l'avion s'est incliné vers le sol et maman m'a pris la main.

– Ça va ? a-t-elle demandé pour la millième fois.

J'ai hoché la tête.

Par le hublot, le ciel était d'un bleu étourdissant et, quelques milliers de mètres au-dessous de nous, le paysage défilait. Ocre et gris jusqu'au bout de l'horizon. Rien que du

sable et de la caillasse. Drôle d'endroit pour passer ses vacances ! C'est pourtant là qu'on allait, maman et moi.

Vous avez déjà pris l'avion, vous ?

Moi, c'était la première fois. Départ de Roissy-Charles-de-Gaulle à 14 heures sous une pluie battante, cinq heures de vol, on avait changé d'avion à Nouakchott, et maintenant une petite ville surgissait sous nos ailes, nichée au cœur du désert et toute tremblante de chaleur. Atar… C'était la fin du voyage. Ou plutôt, le tout début.

Des bâtiments sont apparus sous nos ailes. Une route, des hangars, des sentiers qui se perdaient dans la pierraille, des voitures grosses comme des fourmis… De là-haut, la ville ressemblait à un jeu de construction.

Le sol s'est rapproché. Je me suis agrippé au siège, le ventre noué. N'allez pas croire que j'avais peur de l'atterrissage. Non… ce qui me flanquait la trouille, c'était la suite. Ce qui nous attendait là-bas une fois qu'on

serait posés. Ou plutôt, *celui* qui nous attendait là-bas.

De nouveau, la main de maman s'est posée sur la mienne.

– Ne te tracasse pas, a-t-elle soufflé. Ça va bien se passer.

Mais, à sa voix, je sentais bien qu'elle n'en était pas si sûre que ça.

– Tu as peur ? je lui ai demandé.

– Je suis un peu émue, a-t-elle fait en regardant par le hublot.

Quinze ans qu'elle n'avait pas remis les pieds ici.

Quinze ans qu'elle n'avait pas revu son père.

Ni l'endroit où elle avait grandi.

Entre-temps, elle avait terminé ses études, était devenue médecin, et j'étais né. Entre-temps aussi, mes parents s'étaient séparés, mais ça, c'était une autre histoire.

Les roues de l'avion ont touché la piste, les passagers ont applaudi et nous sommes sortis

les derniers. Comme pour retarder le plus possible le moment des retrouvailles.

Je venais d'avoir dix ans et, pour la première fois, j'allais rencontrer mon grand-père, Hassen Ibn Alhamazen.

Celui qu'ici tout le monde appelait *Mossí*. Le Maître.

2

J'avais à peine posé le pied sur la passerelle que je me suis figé, suffoqué par la chaleur, ébloui par la lumière. Des tourbillons de poussière balayaient le tarmac et tout autour, à perte de vue, il n'y avait que le désert. Quelques heures plus tôt, à Roissy, on avait embarqué sous une pluie battante.

Au-dessus des portes de l'aéroport, un panneau accueillait les voyageurs :



* mrḥabā bik fy Atāar. (Toutes les notes sont de l'auteur.)